

LA MORTE VIVANTE.

TROISIEME PARTIE

LA COMTESSE DE RAHON.

(SUITE.)

XV

A LA SALPÊTRIÈRE.

Certes, le directeur avec lequel nous venions de voir le marquis de Saint-Maixent s'entendre si bien, n'était point un méchant homme, ni un homme cruel, tant s'en faut.

Seulement il avait pour principe d'encaisser régulièrement les émoluments de sa charge, de s'entretenir longuement, chaque jour, avec son cuisinier, car la gourmandise était son péché mignon, et pour le reste il s'en rapportait d'une façon presque aveugle aux médecins et aux surveillants, convaincu que ni les uns ni les autres ne faisaient un usage abusif des douches glacées, du fouet à sept cordes, de la camisole de force et des cabanons.

"C'est leur affaire de soigner et de corriger les folles, se disait-il. Ces médecins en renom et ces honnêtes gardiens s'y entendent beaucoup mieux que moi. Vertugadin ! je serais un sot de prétendre les régenter en quoi que ce soit. Chacun dans son pré, les vaches seront bien gardées."

Ce vieux proverbe, sorti de l'écrin de la Sagesse des nations, (qui, soit dit entre nous, contient plus de strass que de diamants vrais), lui mettait l'âme en paix et la conscience en repos.

Et le régime du fouet, des douches et des cabanons restait en vigueur.

Nul description ne saurait donner une idée exacte de ces hideux cachots souterrains, que ne visitaient jamais ni l'air, ni le soleil, sortes de tombeaux plus étroits, plus sombres, plus humides que ceux où l'on enferme les condamnés à mort.

Aujourd'hui, de riantes cellules aux parquets bien cirés, aux grillages cachés sous un réseau de plantes grimpanes, remplacent ces cabanons infâmes. Que Dieu et l'humanité en soient bénis !

Le principal, le plus inévitable des résultats de l'antique et odieux régime dont nous venons de parler, était de faire naître des haines farouches, irréconciliables, entre les aliénées de la Salpêtrière et les employés des deux sexes qui vivaient sans cesse auprès d'elles.

Ceux-ci traitaient les folles en ennemis.

Ils ne dissimulaient ni l'horreur ni l'effroi qu'elle leur inspiraient.

Les folles, de leur côté, tremblaient devant ses persécuteurs, qui ne leur parlaient jamais que l'injure à la bouche et le fouet à la main.

L'épouvante et la douleur les faisaient rauper ; mais, avec cet instinct tout animal qui survit même à la perte de l'intelligence humaine, elles rêvaient des représailles hideuses, et, quand se présentait une occasion de se venger, elles la saisissaient avec une étrange présence d'esprit, et elles poursuivaient avec un acharnement indicible l'accomplissement de cette vengeance.

Il n'était point rare de voir le sang d'une gardienne ou d'un geôlier couler

dans les préaux de la Salpêtrière.

Nous devons ajouter que celles des aliénées qui jouissaient de moments lucides entre leur accès, tournaient dans ces moments-là toutes leurs facultés vers le désir et l'espoir d'une évasion, et, pour atteindre ce but, combinaient des plans presque toujours impraticables et qui jamais ne réussissaient, mais étrangement et profondément raisonnés.

Un jour, cependant, deux folles furieuses assommèrent, à coups de sabots, une gardienne, nommée Jacqueline Huber, et parvinrent à s'échapper on les reprit quelques heures après ; mais, dans leur farouche démençe, elles avaient fait plusieurs victimes hors de l'hôpital général. (1)

Cette horrible affaire, on le comprend, préoccupa l'attention publique.

Le lendemain, le lieutenant de police, manda par devant lui le directeur de la Salpêtrière. Il lui adressa les plus graves reproches pour n'avoir point su prévenir une semblable catastrophe, et il le menaça de la destitution et de la Bastille dans le cas où un fait pareil se renouvelerait.

Ainsi morigéné vertement et tenant nous le savons, à sa place, à ses émoluments, à son cuisinier, l'honorable fonctionnaire (comme on dirait aujourd'hui) résolut de ne se point exposer aux disgrâces qui menaçaient de foudroyer sa tête innocente.

La première chose à faire, selon lui était de remplacer les gardiennes par des gardiens.

En conséquence, aussitôt après avoir quitté le lieutenant de police, il se rendit à Bicêtre et pria son confrère, le directeur de cet autre immense asile, de lui venir en aide en mettant à sa disposition une brigade de ses gardiens les plus aguerris.

Cette requête fut accueillie favorablement, et, dès le lendemain, de véritables hercules, habitués à entrer en lutte avec les fous les plus dangereux et à les réduire à l'obéissance, vinrent prendre la place des femmes dans tous les services de la Salpêtrière et reçurent l'ordre d'agir avec autant de fermeté que de prudence, en d'autres termes, d'atteindre les dernières limites de la rigueur et de la brutalité.

Ceci nous explique de façon surabondante le sourire confiant, épanoui sur les lèvres du directeur, tandis qu'il affirmait à M. de Saint-Maixent qu'on ne s'évadait point de la Salpêtrière.

.....

Lazare fouetta son attelage.

Le marquis se remit en selle.

Le directeur fit un dernier salut à l'arrière du carrosse et à la croupe, du cheval de Saint-Maixent, et gagna la porte, qui s'ouvrit aussitôt pour le laisser passer.

Dans une salle servant de greffe et contiguë au parloir, il trouva la comtesse de Rahon entre ses deux gardiens ; le médecin de service venait d'arriver.

"Bonjour, cher directeur, lui dit ce dernier en riant, je vous fais tous mes compliments de votre nouvelle pensionnaire. Peste, c'est une belle fille !

—Et bien intéressante, répliqua le gros homme ; spécialement recommandée par un important personnage, le marquis de Grancey, gentilhomme du

(1.) Voir, pour le récit de ce drame émouvant, LA GITANE, quatrième partie. — Journal pour tous, tome X.

Poitou, ami particulier de M. de Colbert.

—Ah ! diable !

—Telle que vous la voyez, la pauvre créature paye à la trésorerie de l'hôpital général six cents livres de pension par an. Docteur, je vous la recommande.

—Rien à faire... elle est idiote.

—En ce moment ; mais ça peut changer. Quand elle n'est que folle, elle se croit de haute naissance et se figure qu'elle appartient aux plus illustres familles du royaume. Elle était, paraît-il, la maîtresse d'un gentilhomme qui promettait de l'épouser. Elle avait la naïveté de le croire, et ça lui a tourné la tête.

—Folie d'orgueil et d'amour déçu Rien n'est plus commun, et rien n'est moins facile à guérir... surtout chez les femmes.

—Monsieur le directeur, demanda le greffier, qu'el nom dois-je inscrire sur le livre d'érou ?

—Ecrivez *Simone Raymond*, trente ans, originaire du Poitou, amenée par M. le marquis de Grancey ; six cents livres de pension annuelle.

—Quelle division ?

—La deuxième. Pintuchon, ajouta le directeur, en s'adressant à l'un des gardiens, vous allez conduire l'aliénée Simone Raymond au préau de sa division ; vous la remettrez aux mains du surveillant Maclou, et vous lui recommanderez des égards particuliers. Une folle à six cents livres, protégée par un ami de M. de Colbert, n'est point la première venue. Non ! vertugadin ! il s'en faut du tout !

Le gardien qui répondait au nom de Pintuchon s'empressa d'obéir à cet ordre ; il prit la comtesse par le bras, et elle le suivit docilement.

Le préau de la deuxième division était celui-là même où Jacqueline Huber avait été assassinée quelques jours auparavant.

Maclou, le nouveau gardien venu de Bicêtre, semblait créé tout exprès pour le double emploi de geôlier et de bourreau.

Il offrait un type étrange, terrible et repoussant, tenant tout à la fois du tigre et du boule-dogue.

Il brandissait, de la main droite, un fouet à sept lanières, garni de petits grains de plomb.

En outre il portait passée comme une épée dans la ceinture de cuir brut qui sanglais ses reins énormes, une longue et flexible baguette d'acier, semblable à celles dont les dompteurs de bêtes font usage, et qui, maniées par eux, deviennent des armes formidables.

Dès le premier jour de son entrée en fonction, le hideux gardien s'était juré d'inspirer une terreur salutaire aux folles de sa division.

Avons-nous besoin d'affirmer qu'il avait obtenu un résultat immédiat et complet.

Rien qu'à l'entendre murmurer tout bas d'effroyables blasphèmes, rien qu'à le voir passer, les aliénées se sentaient prises d'un tremblement convulsif, comme les agneaux quand ils respirent la fauve odeur du loup.

Elle se h'ottissaient, frémissantes, dans les angles des murailles ; elles cherchaient un asile derrière les arbres du préau. Elles n'osaient ni faire un mouvement, ni prononcer une parole : c'est tout au plus si, dans leur immense effroi, elles se permettaient de respirer.

Maclou contemplant avec une joie sans limites, avec un immense orgueil l'anéantissement si complet, si absolu, par l'épouvante : il disait à qui voulait l'entendre, et, faute d'auditeurs, il se répétait à lui même :

"Allons, allons, Jacqueline Huber (pauvre créature, Dieu veuille avoir son âme !) ne s'entendait ni peu ni beaucoup à conduire cet immonde troupeau de bêtes brutes. Elle était trop facile et trop faible avec ces enragées. Ce n'est pas moi qui me laisserai sottement mettre en morceaux comme elle l'a fait. Non, mort-diable ! ce n'est pas moi !..."

En ce moment, à l'aide d'un passe-partout qui s'ajustait à toutes les serrures, la porte du préau fut ouverte depuis le dehors, et Pintuchon, tenant la comtesse par le bras, se montra sur le seuil, mais n'eut garde de le franchir.

"Eh ! eh ! compère Maclou, dit-il, v'là une nouvelle que je vous amène... un gibier soigné, une belle femme, voyez plutôt."

—Les folles ne sont pas des femmes ! répliqua Maclou avec un sinistre haussement d'épaules.

—Elle a l'air tranquille, comme Baptiste, reprit Pintuchon, mais un bon averti en vaut deux ; je vous conseille de faire attention tout de même ; les *agitées* (1) ont de bons moments, il n'est pire eau que l'eau qui dort ! Elle s'appelle Simone, à ce qu'il paraît, c'est un nom comme un autre pas vrai ?

—Les folles n'ont pas de nom ! répondit le farouche gardien. Envoyez-la donzelle... une douzaine de plus ou de moins, ce n'est pas la peine d'en parler."

Pintuchon poussa par les deux épaules la comtesse, qui faillit tomber et fit en chancelant quelques pas.

"Ah ! à propos, reprit-il, j'allais oublier le point essentiel, M. le directeur vous la recommande, il paraît qu'elle a du *quibus*."

Maclou ajita les lanières de son fouet, tandis que son visage prenait une expression féroce.

"C'est bon ! s'écria-t-il avec un rictus de bête fauve, on aura des égards !..."

Pintuchon comprit ; il se mit à rire d'un air idiot et sortit en fermant la porte du préau derrière lui.

A peine la comtesse venait-elle de paraître dans le préau, et déjà ses compagnes d'infortune, poussées par une curiosité qui toujours, chez ces malheureuses, suivit à la perte de la raison, oubliant la terreur que leur inspirait Maclou, quittant les angles de maraie où elles se blottissaient, les troncs d'arbre qui les cachaient, s'élançaient vers la nouvelle venue et formaient autour d'elle un cercle tumultueux.

XVI

LE PRÉAU DE LA SECONDE DIVISION.

Les folles les plus rapprochées de Mme de Rahon la saisirent par ses bras et par ses vêtements, faisant mine de déchirer les uns et de disloquer les autres, tant elles mettaient d'acharnements et d'ardeur à se disputer, où plutôt à s'arracher la malheureuse femme.

La comtesse, glacée, paralysée, anéantie, n'avait pas même la force d'opposer une inutile résistance à cette brutale et malfaisante curiosité.

"Arrière ! cria Maclou d'une voix tonnante ; arrière, toutes !"

Au milieu du tapage assourdissant causé par les folles, cet ordre ne fut point entendu.

Maclou brandit son martinet à sept lanières, et fit tomber une grêle de coups sur les visages et sur les épaules des folles, qui poussèrent des hurlements de douleur et s'enfuirent dans

(1.) *Agitées*, atteintes de folie furieuse et dangereuse.

les parties les plus reculées du préau ; puis il revint à la comtesse en lui disant de sa voix la plus rauque et la plus menaçante :

— Tu as de l'argent, la folle, paye ta bienvenue !

Mme de Rahon, nos lecteurs le savent, ne pouvait ni entendre, ni comprendre. Elle tremblait, cependant, de tous ces membres et son visage, habituellement impassible, exprimait une épouvante sans bornes ; puis une crise horrible, effrayante, s'empara d'elle tout à coup. Elle s'abattit sur le pavé, la figure décomposée, les yeux roides. De sa gorge contractée s'échappait un sifflement sourd, un râle déchirant à entendre.

— Ah ! gronda Maclou, tu refuses de répondre quand je t'engage bien poliment à payer ta bienvenue, et tu te mêles aussi, par-dessus le marché, d'amener le désordre dans mon préau. Je vais te mettre tout de suite sur un bon pied. Au baquet, la folle, au baquet !

Le misérable, en disant ce qui précède, prit la comtesse par les deux bras et la traîna jusqu'auprès d'une sorte de grande auge en pierre, dans laquelle un robinet de cuivre versait sans cesse une eau glaciale et transparente.

Maclou souleva brutalement la malheureuse femme, la plongea dans le bassin et la laissa s'y débattre pendant un instant.

Quand il vit que les convulsions de l'infortunée se ralentissaient, que l'engourdissement commençait à s'emparer de ses membres, et qu'elle n'avait presque plus la force de maintenir sa tête au-dessus de l'eau, il la saisit par ses vêtements, il la retira de ce bain mortel et il la laissa retomber, toute ruisselante, sur les pavés.

La comtesse fit encore quelques mouvements faibles. Par un geste tout machinal, elle joignit ses mains et elle les éleva à plusieurs reprises vers le ciel, comme pour demander protection à Dieu contre l'infâme barbarie des hommes ; puis ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux ; elle ne remua plus ; ses gémissements s'éteignirent ; elle venait de perdre connaissance.

Maclou mit son fouet sous son bras gauche et se frotta les mains d'un air triomphant.

— Allons, murmura-t-il, ma méthode est la bonne ! Voilà comment il faut agir avec ces créatures endiablées ! J'en suis venu à bout tout de suite ! Il n'y a pas de meilleur remède que l'eau froide contre les sauts de carpe et autres turlupinades de ces enrégés. Si on laissait faire, on n'en finirait pas, et l'on n'aurait jamais un instant de tranquillité. Ça serait, foi de Maclou, à en devenir fou soi-même !

Le gardien achevait à peine ce monologue, dans lequel il rendait un si complet hommage à son propre mérite, lorsque la porte du préau s'ouvrit pour la seconde fois ; le médecin inspecteur, prudemment escorté d'une demi-douzaine d'employés, faisait à chaque division sa visite quotidienne et réglementaire.

— Eh bien ! Maclou, demanda-t-il au surveillant qu'il connaissait de longue date et qu'il appréciait, comment les choses vont-elles, aujourd'hui ?

— Point trop mal, monsieur le docteur. Tout marche à peu près comme il faut.

— Vos folles sont tranquilles ?
— Il n'y a pas lieu de se plaindre.
— Combien de malades ?
— Pas une.
— Combien d'insoumises ?
— Une seule, et j'ose dire que je

n'ai pas eu grand'peine à la réduire ; la voilà. "

Maclou, en disant ce qui précède, désignait la comtesse évanouie, vers laquelle se tournèrent les yeux du médecin.

— Il me semble que voilà une nouvelle, dit-il ; je ne la connais pas.

— Oui, oui ; elle n'est ici que de tout à l'heure.

— Elle ne donne aucun signe de vie ; que lui avez-vous fait ?

— Pas grand'chose. Elle se mettait en pleine révolte, mauvais exemple pour les autres. Je l'ai trempée dans le baquet pour la calmer, et ça m'a fait parfaitement réussir, car elle ne bouge plus, comme vous voyez. Je pense que la leçon pourra lui profiter.

Le médecin s'approcha de la comtesse, se pencha vers elle, et prenant son poignet, appuya deux doigts sur la veine.

— L'évanouissement est complet, dit-il ; les battements du pouls sont très-lents. J'estime que le sang a perdu déjà près des deux tiers de sa chaleur vitale. L'humanité défend de laisser plus longtemps sur le corps de cette femme des vêtements imbibés d'eau glaciale. Avant une heure, elle serait morte. "

Maclou fit un geste de cynique insouciance.

— Ça serait une de moins à nourrir, murmura-t-il.

— Il faut la porter à l'infirmerie, reprit le docteur, et lui faire revêtir le costume réglementaire. Je pense que vous ferez bien ensuite, lorsque cette folle aura obtenu connaissance, de l'enfermer pour un jour ou deux dans un cabanon, si elle vous paraît décidément méchante. Cela complètera la leçon que vous lui avez donnée tout à l'heure, et la rendra sans doute souple comme un mouton.

— Je n'y manquerai pas, et je dois dire à monsieur le docteur, que j'y pensais déjà.

— A merveille ! Vous êtes un sujet précieux ! continuez ainsi, Maclou, continuez ainsi !

— Je ferai de mon mieux ! " s'écria le surveillant tout bouffi de joie et d'orgueil.

Puis le médecin sortit du préau, afin de continuer dans les autres divisions son inspection consciencieuse.

Pour obéir aux prescriptions du docteur, deux gardiens portèrent à l'infirmerie la prétendue Simone Raymond.

Là, on la fit revenir à elle-même ; on la couvrit de vêtements secs et on la ramena au préau de la seconde division.

A peine y fut-elle de retour, que Maclou réalisa son projet de l'enfermer dans un cabanon pour lui donner une leçon complète.

Il prit une des clefs du lourd trousseau qui pendait à sa ceinture, à côté de la baguette d'acier, et il ouvrit une porte basse et massive pratiquée dans la muraille, tout près de l'auge de pierre que nous connaissons.

Derrière cette porte, commençait un escalier dont les degrés s'enfonçaient dans l'obscurité.

Une odeur fétide, sauvage, montait par bouffées en même temps que des clameurs étranges.

Maclou donna son fouet à l'un des gardiens qui venaient de ramener la comtesse, et le chargea de veiller à sa place, dans le préau, pendant quelques minutes.

Il alluma une lanterne placée sur la première marche de l'escalier, et entraînant Mme de Rahon, il descendit avec elle jusqu'à une longue galerie voûtée, dans laquelle il s'engagea.

Du côté droit de cette galerie, il y

avait de distance en distance de petites niches de huit pieds carrés en largeur et de six en hauteur.

Des barreaux de fer d'une grosseur invraisemblable, distants les uns des autres de cinq ou six pouces à peine, fermaient ces niches dans lesquelles on pénétrait d'un couloir qui régnait derrière elle.

Sur les dalles de ces cellules, des bottes de paille étaient étendues.

C'étaient les cabanons.

Plusieurs étaient vides. Au fond de quelques autres, il y avait de misérables créatures couchées sur la paille, dans un état de stupide engourdissement, ou bien debout, appuyants leurs fronts contre les barreaux de fer.

Ces dernières attachaient sur Maclou des regards fixes et furibonds. Elles lui faisaient de monstrueuses grimaces et le menaçaient de leurs poings fermés ; puis elles s'interrompaient pour secouer avec violence les barreaux de fer en poussant des cris inarticulés.

La prétendue Simone Raymond avait beau ne rien comprendre à ce hideux spectacle, une épouvante instinctive s'empara d'elle et paralysa ses membres. Elle se roidit et refusa de marcher.

Maclou proféra deux ou trois blasphèmes, et saisissant la malheureuse par le milieu du corps, il la traîna jusqu'au cabanon vide, en face duquel ils se trouvaient.

Puis la porte de ce cabanon se referma sur la morte vivante, qui avait été la comtesse Marie de Rahon.

XVII

L'ANNONCE D'UN MALHEUR

Nous savons dans quelle disposition d'esprit le comte Annibal avait quitté le château de Rahon, et quelle inquiétude lui inspirait l'état d'allanguissement progressif de la comtesse.

Son plus ardent désir était d'abrèger, autant que faire se pourrait, son séjour à Paris pour rejoindre cette chère compagne.

A peine arrivé, il avait écrit, non-seulement à la comtesse, mais au marquis de Saint-Maixent et à Mme de Chavigny, afin d'avoir des nouvelles rassurantes.

A cette époque, le service des postes existait déjà, mais il se faisait avec une désespérante lenteur.

Le départ de la comtesse, de la marquise et de Saint-Maixent avait précédé l'arrivée de ses lettres au château.

Il s'étonnait de ne pas recevoir de réponse ; il commençait à s'en inquiéter. Ce silence prolongé lui semblait de mauvais augure et des nuits sans sommeil succédaient à des journées sans repos.

Il avait vu le ministre, il avait vu le roi, et il venait enfin d'obtenir l'autorisation de retourner dans ses terres.

Heureux de cette faveur qui mettait fin à ses anxiétés chaque jour plus dévorantes, il comptait se mettre en route le lendemain et il s'occupait des préparatifs de son départ au moment où le carrosse, dans lequel se trouvaient le marquis et la belle Olympe, s'arrêtait devant la porte de son hôtel quelques heures après la visite du gentilhomme à la Salpêtrière.

Les deux complices avaient profité de ces quelques heures pour se vêtir de noir de la tête aux pieds ; ils portaient le grand deuil, non-seulement sur leurs vêtements, mais sur leurs visages consternés.

M. de Rahon emmenait en Auver-

gne sa maison presque entière. Il n'avait donc à son hôtel de Paris qu'un très petit nombre de domestiques.

Le suisse ouvrit la grande porte afin de laisser entrer le carrosse, et piqua deux coups pour annoncer une visite.

Le valet de chambre, Dominique, accourut dans le vestibule. Ce vieux serviteur était venu du château avec son maître, et il ne put retenir un cri de surprise en voyant paraître à l'improviste Saint-Maixent et la belle Olympe.

— Monsieur le marquis !... madame de Chavigny !... balbutia-t-il. Je tombe de mon haut ! M. le comte sera stupéfait. Il s'attendait si peu à voir à Paris monsieur le marquis et madame la marquise de Chavigny... Nous devions partir demain matin pour retourner là-bas. J'ose me permettre d'espérer qu'il n'est rien arrivé de malheureux chez nous... "

L'âge et les longs services du valet de chambre rendaient presque excusable cette familiarité.

— Dominique, répondit Saint-Maixent, nous apportons une triste nouvelle... "

— Grand Dieu ! Mme la comtesse !... "

Le marquis baissa silencieusement la tête.

— Oh ! mon pauvre maître ! mon pauvre maître ! s'écria le domestique en se tordant les mains avec un désespoir bien véritable, bien sincère, car la comtesse était adorée de tous ses gens.

— Annoncez-nous, reprit Saint-Maixent.

— Oui, monsieur le marquis... oui tout de suite... Mais, au nom du ciel, ménagez M. le comte... Tâchez de le préparer doucement au grand malheur qui va le frapper ! Quel coup pour lui, seigneur mon Dieu ! Il ne vivait que pour madame... Cette horrible nouvelle est capable de le tuer... "

— Annoncez-nous, répéta le marquis. Nous ferons de notre mieux, Dominique. Mais, hélas ! un seul regard jeté sur nous suffira pour révéler à mon cousin la vérité dans toute son horreur. "

M. de Rahon se trouvait seul dans une vaste pièce attenante à sa chambre à coucher.

Cette pièce, qui lui servait de cabinet de travail, était meublée avec un luxe sévère.

Un immense bureau d'ébène, incrusté de cuivre et d'ivoire, en occupait le centre.

De grands corps de bibliothèque cachaient en partie les boiseries de vieux chêne richement sculptées.

Un magnifique Christ en ivoire du plus beau travail florentin, un chef-d'œuvre, se détachait sur un panneau de velours cramoisi.

En face de ce Christ, se voyait un autre chef-d'œuvre, le portrait de la comtesse Marie de Rahon, peint dix années auparavant par Philippe de Champagne.

Le comte Annibal, debout auprès du bureau, mettait en ordre des papiers de famille et s'interrompait parfois dans cette besogne, pour jeter un regard plein de tendresse sur le portrait de sa femme.

Un grand changement s'était fait dans la personne du comte depuis le jour, si peu éloigné cependant, où il avait quitté l'Auvergne. La fatigue du voyage, ou peut-être les inquiétudes qui le tourmentaient, semblaient l'avoir vieilli de plusieurs années. Son visage émacié offrait aux tempes et aux contours de la bouche des tons d'ivoire jauni. Les yeux conservaient

leur regard franc et loyal, mais n'avaient plus leur transparence habituelle. Les bords des paupières rougissaient ; les réseaux pressés des petites rides devenaient visibles. On devinait que le comte, quoiqu'il n'eût pas dépassé de beaucoup l'âge où l'homme est encore dans toute sa force, se trouvait sur la limite d'une vieillesse prématurée.

Un profond chagrin, une vive douleur devaient suffire, sans aucun doute pour lui faire franchir cette limite.

L'expression de son visage était soucieuse et presque triste. Cependant un sourire éclairait sa belle physionomie (comme un rayon de soleil brillant sur une campagne dévastée), quand ses regards chargés d'amour envoyaient une carresse fugitive à l'image presque de la comtesse de Rahon.

Absorbé tour à tour dans le classement de ses papiers et dans la contemplation du portrait, le comte Annibal n'avait accordé aucune attention à la double sonnerie du timbre annonçant une visite.

Le bruit de la porte de son cabinet brusquement ouverte lui fit tourner à demi la tête, et tout son corps tressaillit comme sous un choc violent, lorsque Dominique, d'une voix tremblante qu'il s'efforçait vainement de rendre ferme, jeta ces deux noms :

— Monsieur le marquis de Saint-Maixent..... Madame la marquise d'Aubray de Chavigny...

— Vous, vous, mes amis ! s'écria le comte en faisant un mouvement pour s'élançer, les mains étendues, vers les visiteurs.

Mais il s'arrêta brusquement.

Une réflexion soudaine lui faisait comprendre que la présence inattendue de ses deux parents annonçait un malheur.

Ses yeux effarés les parcoururent de la tête aux pieds : il les vit entièrement vêtus de noir ; ce noir sinistre était à lui seul toute une sombre révélation.

— En deuil..... balbutia-t-il ; vous êtes en deuil !..... Vous avez bien juré de veiller sur elle et vous êtes ici... et vous êtes vêtus de noir... Ah !... je comprends... Marie est morte !...

— Courage, mon cousin, courage ! murmura le marquis en forçant son visage à revêtir le masque de la douleur et de la compassion, tandis que la belle Olympe, cachant sa tête entre ses deux mains, versait des larmes véritables. (Les femmes ont le don des pleurs !)

M. de Rahon, livide, la bouche crispée, les yeux sans regards, ressemblait à un homme foudroyé.

Son effrante immobilité dura quelques secondes. Saint-Maixent s'attendait à le voir s'abattre sur le tapis. Mais il se ranima tout à coup.

— C'est donc vrai ! dit-il lentement et d'une voix étrange, c'est donc bien vrai ! ELLE est morte.

Le silence lui répondit seul.

— Morte ! reprit-il avec désespoir ; morte, la compagne de ma vie ! l'ange de mon foyer ! ma bien-aimée ! ma femme ! Morte loin de moi ! morte en m'appelant ! et je n'étais pas là pour recevoir sa dernière parole, son dernier baiser, son dernier souffle ! Mon Dieu, vous me frappez cruellement ! Quel crime avais-je donc commis pour mériter un châtement si rude ? Vous, qu'on appelle le Dieu de bonté, vous êtes injuste dans vos colères ! Pourquoi m'accablez-vous ainsi ? Pourquoi séparez-vous ceux qui s'aimaient et que vous aviez unis pour la vie ?

Le comte suffoquait ; sa poitrine

haletante était au moment de se briser ; heureusement ses sanglots éclatèrent, apportant une sorte de soulagement à cette agonie de son être.

Saisi d'une involontaire épouvante en face de cette torture sans nom infligée par lui à l'homme de cœur, au généreux parent dont il n'avait jamais reçu que des bienfaits, le marquis baissait les yeux.

La belle Olympe continuait à pleurer, et maintenant les larmes étaient presque sincères, car elles résultaient d'une violente émotion nerveuse. Ne voit-on pas chaque jour des êtres, doués dans la vie réelle d'une insensibilité absolue, et qui s'attendrissent au théâtre sur des infortunes imaginaires ?

Les regards éplorés d'Annibal rencontrèrent la sublime image de l'Homme Dieu, cloué sur la croix infamante, du haut de laquelle il semblait dire : — Moi aussi j'ai voulu souffrir ! moi aussi j'ai voulu mourir !

Au dix-septième siècle la foi vivait dans presque tous les cœurs. Les croyances religieuses étaient ardentes et profondes.

La vue du Christ d'ivoire détermina chez le comte une réaction soudaine.

Il traversa la chambre en chancelant, pour aller se prosterner aux pieds du divin crucifix, et là il balbutia :

— J'ai blasphémé, Seigneur mon Dieu, pardonnez-moi ! Vous me l'aviez donnée, vous me l'avez reprise... Que votre volonté soit faite !... Que votre nom soit béni !... Seigneur mon Dieu, j'ai été faible, et du fond des abîmes de mon désespoir, ma voix s'est élevée contre vous. Prenez pitié de l'homme anéanti qui vous implore, et puisque vous m'avez envoyé la douleur, envoyez-moi la force et le courage qu'il me faut pour la supporter.

Annibal s'abîma dans une longue et ardente prière. Ses mains jointes s'étreignaient convulsivement. On voyait ses lèvres remuer, mais nulle oreille humaine ne pouvait entendre les paroles qu'il adressait à Dieu.

Quand il se releva, sa figure dévastée ressemblait à un masque de cire molle sur laquelle les griffes d'une bête fauve auraient tracé des sillons profonds.

Il est, sous les tropiques, des ouragans si furieux qu'ils changent la forme des montagnes. Un ouragan pareil à ceux-là venait de gronder sous le crâne du comte Annibal.

Tout était ruines sur son visage, comme tout était ruines sur son cœur, et pourtant le regard de ses yeux troublés exprimait une sorte d'apaisement.

Le comte alla droit au marquis et à la belle Olympe, il les embrassa l'un après l'autre, et il leur dit, avec un navrant sourire :

— Chers amis, chers parents, la douleur est égoïste. Je ne vous ai pas encore remerciés, vous qui venez de faire un si long voyage pour m'éviter d'apprendre par une bouche étrangère et indifférente la nouvelle du grand malheur qui me frappe. Ne doutez point de moi, je vous en prie ; je n'ai pas l'âme ingrate. Je vous aime, vous le savez ; et comment pourrais-je ne pas vous aimer ? Il ne me reste, hélas ! plus que vous en ce monde !... Les deux complices courbèrent la tête, sans oser se regarder.

XVIII

LE DÉPART.

Le comte de Rahon s'assit et fit signe à Saint-Maixent et à Mme de Chavigny de s'asseoir à sa droite et à sa gauche ; il réunit leurs mains dans

les siennes, et, après un instant de silence, il murmura :

— J'ai demandé à Dieu de m'envoyer la force... il vient de m'exaucer, je le sens ; je suis calme, vous le voyez. J'ai besoin de tout savoir j'aurai le courage de tout entendre. Dites-moi donc comment elle est morte, sans rien omettre, sans rien cacher ; je sais que je ne la verrai plus, je veux au moins entendre parler d'elle, ce sera ma consolation suprême, et vous ne ma la refuserez pas. Parlez, chère Olympe, j'écoute, j'attends !

— Mon cousin, balbutia Mme de Chavigny, il est hors de mon pouvoir de faire ce que vous désirez. Ma faiblesse me trahirait et, dès les premiers mots du cruel récit, les sanglots étoufferaient ma voix.

Le comte se tourna vers Saint-Maixent.

— C'est donc vous que j'implore ! lui dit-il. Autant qu'Olympe, je le crois, vous aimez celle qui n'est plus : mais vous êtes un homme et vous aurez la force qui lui manque.

Le marquis s'inclina, et d'une voix qui semblait brisée par le chagrin, il commença une narration où le mensonge et la vérité se mêlaient avec une adresse sans égale.

Il raconta que très-peu de jours après, le départ du comte pour Paris, Mme de Rahon s'était sentie prise d'inquiétudes si vives, si poignantes qu'elles avaient augmenté de beaucoup son état de faiblesse malade.

Bientôt, sous l'empire de ces inquiétudes grandissantes, la comtesse avait exprimé le désir et la volonté de quitter l'Auvergne à son tour pour aller rejoindre son mari.

Aux représentations, aux supplications de Mme de Chavigny et de Saint-Maixent, s'efforçant de lui démontrer que ses angoisses étaient chimériques, elle avait répondu :

— Si vous refusez de m'accompagner, je partirai seule.

En face d'une détermination de cette nature, irrévocablement prise, que faire ! Des parents dévoués pouvaient-ils, tout en déplorant l'imprudence de la comtesse, entreprendre de la retenir prisonnière dans son château A coup sûr, cela semblait impossible.

Le seul parti à prendre était de ne point quitter Mme de Rahon, de veiller sur elle, de se rendre enfin, non les complices de sa folie, mais les protecteurs de sa faiblesse.

Le marquis s'interrompit pour demander :

— Avions-nous raison d'agir ainsi ? Approuvez-vous ce que nous avons fait ?

— Si j'approuve un dévouement comme le vôtre, ne reculant devant aucune abnégation, devant aucun sacrifice ! répondit M. de Rahon, j'espère que vous n'en doutez pas !

Saint-Maixent poursuivit son récit. Il entra dans le détail des incidents du voyage, de la maladie soudaine du cocher laissé en route à l'hôtellerie de Massiac ; il parla de l'exaltation de la comtesse, prenant chaque jour, et presque à chaque heure, des proportions plus inquiétantes ; il dit l'accident sans importance survenu au carrosse en face de la maison isolée ; l'hospitalité donnée par une pauvre femme à qui cette maison appartenait ; et, enfin, la mort foudroyante de la comtesse attribuée, par le médecin, à la rupture d'un anévrisme.

M. de Rahon écoutait en pleurant silencieusement.

— Ainsi donc ! s'écria-t-il avec des sanglots, cette chère bien-aimée n'a pas même eu la consolation suprême de s'éteindre dans sa demeure, dans

cette demeure qu'elle aimait tant et où elle avait vécu heureuse ? La sordide chambre d'une maison misérable a vu s'exhaler son dernier souffle ! Ses yeux expirants n'ont pu s'arrêter sur aucun de ces meubles familiers qui jouent un rôle dans l'existence et qui deviennent presque des amis. Elle repose aujourd'hui sous la pierre froide d'une tombe étrangère, loin de ses ancêtres et loin des miens ! Mon corps tout entier frissonne et se glace à la pensée d'un tel isolement. Pas une larme, pas une fleur sur cette fosse à peine refermée ! La pauvre morte est là toute seule et s'étonne de sa solitude. Ah ! je vais partir... soulever la pierre... ouvrir la tombe... arracher ma femme bien-aimée à ce cimetière inconnu... l'emporter avec moi, et, ne pouvant la ramener vivante, rendre du moins sa dépouille à la terre bénie dont elle portait le nom et qui tressaillera d'amour en la recevant.

Le marquis devint pâle et le regard d'Olympe rencontra son regard. Mme de Chavigny aussi était pâle.

Les deux complices avaient peur.

Qui sait si le comte Annibal, procédant à l'exhumation dans le cimetière de l'abbaye de la Chaise Dieu, ne voudrait point revoir une dernière fois le visage de celle qu'il avait tant aimée ?

Reconnaîtrait-il ce visage ? Serait-il dupe d'une vague ressemblance ?

Qu'arriverait-il alors ? La vérité ne jaillirait-elle pas comme la foudre du cercueil entr'ouvert pour frapper les coupables ?

Tandis qu'Olympe et Saint-Maixent se posaient ces inquiétantes et insolubles questions, M. de Rahon murmurait, se parlant à lui-même, mais assez haut pour être entendu :

— Tout est fini pour moi dans ce monde. Je vivais pour Marie... Marie n'est plus, il ne me reste plus rien. Un enfant, si j'en avais un, me rattacherait sans doute, par un lien fort et sacré, à l'existence qui m'échappe... J'aurais un devoir à remplir... Mais je n'ai point d'enfant... Je suis seul... Mon corps pourra languir traîner quelque temps sur la terre... mon âme est morte d'aujourd'hui... "

Ayant ainsi parlé, M. de Rahon laissa tomber sa tête sur sa poitrine et s'absorba dans une méditation si profonde et si longue, qu'au bout de près d'une heure Saint-Maixent crut devoir l'interrompre.

Il toucha doucement le bras du comte, qui tressaillit comme un homme qu'on éveille en sursaut, et le regarda d'un air égaré.

— Mon cousin, dit le marquis de sa voix la plus douce, vous nous aviez promis d'avoir la force, le courage, la résignation...

— Et vous trouvez que je ne vous tiens point parole ? répliqua M. de Rahon avec amertume.

— Non, mon cousin, car vous vous abandonnez tout entier à votre douleur et cette douleur vous tue.

— Et bien ! qu'importe ?

— Il importe beaucoup. Oubliez-vous que nous vous aimons ?

— C'est vrai... balbutia le comte, j'oubliais... Cette fois encore, je suis ingrat... Que voulez-vous, on veut lutter... Et puis on pense... on se souvient... et malgré soi, on est vaincu...

— Me permettez-vous, mon cousin, de vous adresser une question ?

Un geste de M. de Rahon servit de réponse affirmative.

— Que comptez-vous faire ? reprit Saint-Maixent.

— Partir.

— Quand ?

—Demain.

—Pour où ?

—Pour le cimetière de la Chaise-Dieu, je vous l'ai dit, reprendre mon bien à cette terre inconnue, emporter au château de Rahon ce corps glacé qui fut si beau, ce cœur inanimé qui fut si plein de moi ; et là, près de la tombe où dormira Marie, végéter plutôt que vivre, jusqu'à ce que Dieu me rappelle à lui : voilà ma seule pensée, mon unique désir, mon seul rêve.

—Soit, mon cousin, répondit le marquis, votre volonté sera faite ; nous partirons demain.

—Nous ? répéta le comte avec étonnement ; vous m'accompagnerez donc ?

—Avez-vous supposé, s'écria le marquis, qu'en des circonstances si profondément douloureuses, nous pourrions consentir, Mme de Chavigny et moi, à nous séparer de vous ? Non, cent fois non ! Et quand bien même il vous plairait de nous éloigner, nous nous obstinerions à vous suivre.

M. de Rahon prit de nouveau les mains de Saint-Maixent et de la belle Olympe, et les réunit dans les siennes.

—Vous éloigner, mes amis, mes enfants ! balbutia-t-il avec une vive émotion. Ah ! que Dieu m'en garde ! Repousser des cœurs comme les vôtres ce serait un crime ! Venez donc, ne me quittez plus, et soyez bénis du haut du ciel par l'ange adoré que nous pleurons.....

Annibal s'assit à son bureau, attira devant lui une grande feuille de papier, et, d'une main tremblante, se mit à écrire.

Il annonçait au ministre qu'atteint à l'improviste par un de ces coups mortels dont un homme, si vigoureusement trempé qu'il soit, ne se relève pas, il allait chercher à tout jamais dans ses terres le silence et l'obscurité pour y pleurer en paix.

Il terminait par la prière de faire accepter au roi sa démission du grade de lieutenant-général.

Une fois cette lettre mise sous enveloppe, et scellée d'un large cachet de cire noire à ses armes, il donna l'ordre de la porter sur-le-champ à l'hôtel du ministre et il murmura :

—Je viens de dénouer le dernier lien qui m'attachait au monde. J'ai brisé mon épée, puisse Dieu briser bientôt ma vie !

La nuit était venue.

Dominique annonça que le repas du soir attendait le comte et ses hôtes. Annibal refusa de s'asseoir à table avec eux. Olympe et Saint-Maixent obtinrent de lui, par leurs instantes prières, qu'il triomphât de sa répugnance et qu'il prit un peu de nourriture pour soutenir ses forces défaillantes.

Il retourna ensuite dans son cabinet, détacha de la muraille le portrait de Marie, et roula lui-même la précieuse toile dont il ne voulait plus se séparer.

—C'est tout ce que j'emporterai de cet hôtel, où j'ai passé tant d'heureux jours, et où je ne reviendrai jamais, se dit-il. Joies de l'amour, plaisirs de la fortune, jouissances des ambitions satisfaites qu'êtes-vous devenus ? J'étais au faite et je suis dans l'abîme tout à coulé dans une tombe.

Comment le comte passa-t-il la nuit ? On peut le deviner : nous ne saurions le dire. Il est des souffrances si poignantes qu'elle défient l'analyse.

Avant de congédier son valet de chambre, Annibal avait donné des ordres.

Un courrier s'était mis en route le soir même, avec ordre de préparer des relais de distance en distance, fallût-il dépenser des sommes folles pour se

procurer des chevaux.

L'unique désir qui survécut dans l'âme dévastée du malheureux gentilhomme, était d'arriver vite à l'abbaye de la Chaise Dieu.

A peine les premières clartés de l'aube blanchissaient-elles l'horizon, qu'un carrosse tout attelé attendait dans la cour.

Annibal y prit place avec Olympe et Saint-Maixent, et l'équipage, conduit avec une effrayante rapidité, s'éloigna de la grande ville où la comtesse Marie de Rahon demeurait ensevelie, pour toujours sans doute, dans l'un des cabanons de la Salpêtrière.

(A continuer.)

Le rétablissement des tambours.

Salut ! Salut à toi, mon brave Jean Tapin ! Nouveau Lazare, tu sors de ton tombeau ; tu reviens prendre ta place en avant de nos petits fantasmes.

Un ministre avait cru passer à la postérité en te supprimant, toi, mon brave tapin, dont les *fla* et les *ra* avaient toujours guidé le pas de charge de nos troupiers, quand ils travaillaient à la baïonnette.

Il ne connaissait donc pas notre histoire guerrière et nos annales militaires, ce ministre-là ?

Il ne savait donc pas que tu as conduit nos piquiers à Marignan, à Ivry, à Lens ; nos mousquetaires à Steinkerque, à Nordlingen ; nos gardes françaises à Denain, à Fontenoy ; nos vaillantes demi-brigades à Jemmapes, à Fleurus, à Arcole, aux Pyramides, à Marengo ; nos grognards épiques à Austerlitz, à Léna, à Friedland, à Wagram, à la Moskowa, à Lutzen ?

C'est aux sons de ta *grenadière*, que ces baves, à Waterloo, ont succombé sans vouloir se rendre !

C'est aux sons de la charge endiablée que nos fantassins escaladaient le col de Mouzia, les remparts de Constantine, de Zaatcha, attaquaient à Isly, chargeaient à l'Alma, à Inkermann, à Traktir, à Malakoff, à Magenta, à Solferino, à Puebla, à Palikao, et forçaient quand même l'admiration de leurs vainqueurs dans les funestes journées de Wissembourg, Reichshoffen, Gravelotte et Bazeilles, dont les noms sont aussi glorieux pour nous que des noms de victoire !

* * * Toi aussi tu as fait le tour du monde : tes roulements sonores ont résonné des voûtes de l'Escorial aux steppes glacées de la Russie, des Pyramides à la mer Baltique, des ravins du Mexique aux rizières de la Chine.

C'est aux sons de ton pas accéléré, que nos troupiers sont entrés en vainqueurs dans les grandes capitales, à Berlin, à Vienne, à Moscou, au Caire à Rome, à Madrid, à Pékin, à Mexico.

Salut à toi aussi, mon superbe tambour-major, le chef vénéré de ces tapins endiablés ! Qui de nous ne se rappelle ces lithographies de Charlet et de Raffet, représentant le tambour-major des grenadiers de la garde avec son énorme panache tricolore et ses vêtements galonnés d'or jusqu'aux coutures !

Qui de nous ne se rappelle avoir vu au retour de la campagne d'Italie le colossal tambour-major nègre des zouaves de la garde qui lançait sa canne par-dessus les arcs de triomphe et la rattrapait au vol !

Nous ne pouvons que louer notre ministre de la guerre d'avoir rendu à

nos soldats ces tambours dont les sons les avaient si souvent guidés à la victoire.

* * * Bien que l'origine du tambour remonte aux temps les plus éloignés, les premiers tambours mentionnés dans les ordonnances remontent seulement à François Ier.

Le tambour mérite une mention particulière parmi les types de l'armée. Il a l'allure dégagée, un air crâne, une manière provocante de porter son képi, une certaine façon conquérante de se camper sur la hanche en frisant sa moustache, un je ne sais quoi enfin qui fait l'admiration des fillettes et le désespoir des conscrits.

Un académicien dirait du tambour qu'il a du caractère, un romantique du brio, un réaliste du cachet. Les troupiers affirment qu'il a du chic. C'est ce mot qui peint le mieux la chose. Au moral, le tambour a des tendances frondeuses qui se manifestent par des lazzi sarcastiques, décochés hardiment.

Le tambour doute de tout, ricane surtout, lance ses traits acérés sans s'enquérir du grade de ceux qu'ils atteignent, se fait quelquefois pardonner ses épigrammes, mais quelquefois aussi en est puni par la prison. Il y entre en chantant un refrain satirique, et à peine en est-il sorti, recommence à exercer sa langue caustique aux dépens de plus fort que lui.

Les tambours sont généralement très braves : ils n'ont jamais voulu admettre comme règle de conduite l'article du règlement qui les places derrière les colonnes pour battre les charges. Ils courent pêle-mêle au milieu des compagnies, se ruant sur l'ennemi, et tout en courant ils frappent leur caisse, la tenant d'une main, maniant la baguette de l'autre. Souvent ce fut un tambour qui arriva le premier sur les retranchements ennemis, la tradition l'atteste.

* * * Citons les quelques faits suivants, tout à l'honneur de nos tapins :

En 1792, dans la plaine de la Cnampagne, un tambour français, un enfant, âgé de quatorze ans, est entouré par les houzards noirs prussiens. Sommé de se rendre, il continue à battre la charge : un coup de sabre lui abat le poignet droit ; l'héroïque enfant continue encore à frapper sa caisse de la main gauche, jusqu'à ce que, percé de coups, il tombe mort.

En 1794, au passage du Rhin, nos troupes décimées reculent. Le général Duhesme saute aussitôt à bas de son cheval, saisit un tambour dont le seldat vient d'être tué, et frappant la caisse du pommeau de son sabre, entraîne les soldats en avant.

A Arcole, auprès du général Bonaparte qui se précipite, un drapeau à la main, sur les Autrichiens, se tient un petit tambour qui suit son chef pas à pas.

A Saint-Jean-d'Acre, à l'assaut de la Tour-Maudite, un tambour reste exposé pendant toute l'attaque sur la brèche, battant la charge sans discontinuer, et reçoit onze blessures.

A Krasnoé, en 1812, alors que les grenadiers chargent pour dégager leur empereur des steppes glacées de la Russie, un vieux tambour tombe blessé ; la neige tombe à flocon, et le recouvre peu à peu ; de sa main mourante, il bat, il bat toujours, jusqu'à ce qu'il soit enseveli sous le blanc linceul.

A Legnano, à l'attaque du château fort, défendu par les Espagnols, un petit tambour se glisse sous les balles, saute par une embrasure et court ou-

vrir la porte à ses camarades.

A l'Alma, un tambour des zouaves à la main droite percée d'une balle : sans s'arrêter, sans se plaindre, il continue à battre la charge d'une seule main.

A Rivoli, le tambour-major de la 32^e demi-brigade, charge en tête de nos soldats et assomme plusieurs Autrichiens avec le pommeau plombé de sa canne.

A l'assaut de Malakoff, quand le porte-drapeau du 91^e tomba frappé mortellement, le tambour-major ramassa l'étendard, et, en le plantant sur l'épaule de la courtine, fut emporté par un obus.

D.

Chasse aux oies sauvages.

Le Call de San Francisco dit que la chasse aux oies sauvages est devenue aujourd'hui une profession, tout comme la garde des troupeaux.

Les oies se montrent par milliers dans les districts à céréales. Leur voracité est insatiable, et elles ont vite fait de détruire la récolte en herbes. Un grand cultivateur, dont les propriétés dans le comté de Colusa recouvrent une étendue de près de 75,000 acres ou douze mille carrés de terre arable, M. Glenna, dépense environ dix mille piastres par année pour faire la chasse ou plutôt la guerre aux oies.

Sur la propriété Glenn, on brûle généralement huit mille cartouches par jour pour écarter vingt mille oies environ. Quelquefois, un léger brouillard protège les actes de rapacité de ces palmipèdes et ils font alors dans les plantations de blé le plus de ravage possible.

Dans la crainte de se blesser les uns les autres, les gardiens en vedette n'osent tirer, mais lorsque le brouillard se dissipe, ils reprennent leurs exercices à feu, et bientôt le ciel est sillonné de bandes d'oies en fuite.

La dépense que nécessite la propriété Glenn est, comme nous l'avons dit, de dix mille piastres par an ; mais le rapport des récoltes annuelles est de cent mille piastres ; et sans cette précaution, la moitié du blé serait détruite.

Il a acheté tout récemment à San Francisco pour trois mille piastres de cartouches contenant 250,000 balles du calibre 44. Ce propriétaire garde à son service, tant que le blé est sur pied, environ quarante hommes, tous montés, armés de fusil Henry et munis de lorgnettes. Ces vedettes ont pour mission de veiller jour et nuit les terrains cultivés.

Lorsqu'apparaît une troupe d'oies s'étendant comme une longue tache blanche sur le vert des prairies, le cavalier le plus voisin envoie à trois ou quatre cents mètres une balle au milieu de l'escadron ailé. Il est rare qu'un oie soit tuée, mais la bande s'envole aussitôt. Le rapport du gibier de cette sorte de chasse ne défraie pas les frais de dépense qu'elle nécessite, mais son principal but est la protection des récoltes.

* * * Monsieur se dispute avec Madame.

—C'est bien, fait-il, dès que le divorce sera voté, je divorcerai !...

—Tant mieux !... répond madame, je me remarierai et vous me regretterez...

—Oh !... je pourrai être tout au plus regretté par votre deuxième mari !